

A PROPOS DE «MOURIR À MADRID»: NOUS NE MARCHONS PAS...

Frédéric Rossif est un homme au métier sûr. Et au cinéma le métier n'exclut pas la roublardise, bien au contraire. Je pense toutefois que Rossif a forcé la dose, et cette ficelle un peu grosse semblera à la réflexion, lorsque effets d'une propagande savamment orchestrée se seront dissipés, grosse comme corde dont il n'est pas sûr qu'elle possède les vertus de celle du pendu.

Dans un savant balancement, Rossif au long de son film, qui déborde la défense de Madrid pour englober les événements principaux de la guerre, nous présente les mauvais prêtres, puis les bons, les bons militaires, puis les mauvais; les forces d'intervention de l'axe, les brigades internationales, les chars russes et les avions allemands; les manifestations d'enthousiasme au début de la guerre en faveur de la République et les manifestations d'enthousiasme à la fin de la guerre en faveur de Franco. Tolède et Guernica! C'est du travail d'âne qui craint de se mouiller les pattes. Dieu reconnaîtra les siens et Dieu est partout présent dans ce film faussement objectif où l'on réussit à passer presque entièrement sous silence et le peuple espagnol en armes et la C.N.T. anarchiste.

Je dit presque entièrement, car il est vrai que pour les anarchistes le commentaire chuchote quelque part le nom de Durruti et reconnaît que les anarchistes étaient les plus nombreux. Pour le peuple, là, le commentateur se surpasse lorsqu'il nous apprend que les Espagnols qui se battaient les uns contre les autres avaient une profonde estime réciproque. Mais voyons le détail «historique» et d'abord la défense de Madrid.

A Madrid, et tous les historiens le reconnaissent, c'est le dynamisme du Syndicat du bâtiment affilié à la C.N.T. qui conserve la ville à la République. Rossif l'ignore. En revanche, il nous parle des mineurs descendus des Asturies pour défendre la capitale, mais il réussit cet exploit de passer sous silence le rôle de la colonne Durruti venue d'Aragon et qui arrêtera les franquistes dans la Cité universitaire. Lorsque les combats se transporteront dans les montagnes qui enserment la ville, le commentateur citera longuement Lister, mais oubliera soigneusement Cipriano Mera, secrétaire du Syndicat du Bâtiment de la C.N.T., devenu général de division et qui, comme Joffre pour la bataille de la Marne, pourrait dire: «*Si nous avions été battus par les Italiens à Guadalajara, je sais bien qui aurait été le coupable*». Enfin, si l'auteur lorsqu'il élargit le sujet, s'étend longuement sur les catholiques basques, il n'a pas trouvé un document pour illustrer Barcelone en lutte. Curieux film en vérité qui donne l'impression que cette guerre d'Espagne fut surtout l'œuvre des étrangers, les espagnols en étant les victimes sans y prendre une grande part et que la défense de la République incombait surtout aux démocrates chrétiens.

F. Rossif souligne complaisamment que son film est en butte aux attaques provenant de l'extrême droite comme de l'extrême gauche et il voit là une preuve de son «objectivité». En vérité Rossif a voulu faire une œuvre commerciale et pour cela il s'est livré à l'opération bien connue qui consiste à couper l'omelette par les deux bouts! Nous sommes parfaitement édifiés sur l'honnêteté d'une telle opération faite en faveur d'une république asexuée dont on essaie de masquer comme des tares ce qui en fut la seule justification.

Le film sur l'Espagne sanglante reste à faire, non pas avec le pinceau de petits maîtres opportunistes et malhonnêtes, mais avec celui de Goya et en attendant allons revoir «*Espoir*» de Malraux, qui lui au moins n'ignorait pas que les routes d'Espagne furent sillonnées de camions qui portaient sur leurs ridelles les majuscules du peuple: C.N.T.-F.A.I.

Maurice JOYEUX.
